

Les Herbes rouges

Sébastien Dulude, Roger Des Roches, René Lapierre, Corinne Chevarier, Marcel Labine, André Roy, Carole David, Daphnée Azoulay, Clémence Dumas-Côté, Benoit Jutras, Laurence Olivier et Alain Bernard Marchand

Numéro 174, été 2019

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/91085ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Lettres québécoises inc.

ISSN

0382-084X (imprimé)

1923-239X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Dulude, S., Des Roches, R., Lapierre, R., Chevarier, C., Labine, M., Roy, A., David, C., Azoulay, D., Dumas-Côté, C., Jutras, B., Olivier, L. & Marchand, A. B. (2019). Les Herbes rouges. *Lettres québécoises*, (174), 4–22.



LES HERBES ROUGES

Entretien

Sébastien Dulude

Témoignage

Roger Des Roches

Ouvrages marquants

René Lapierre

Corinne Chevarier

Marcel Labine

André Roy

Carole David

Hommages

Daphnée Azoulay

Clémence Dumas-Côté

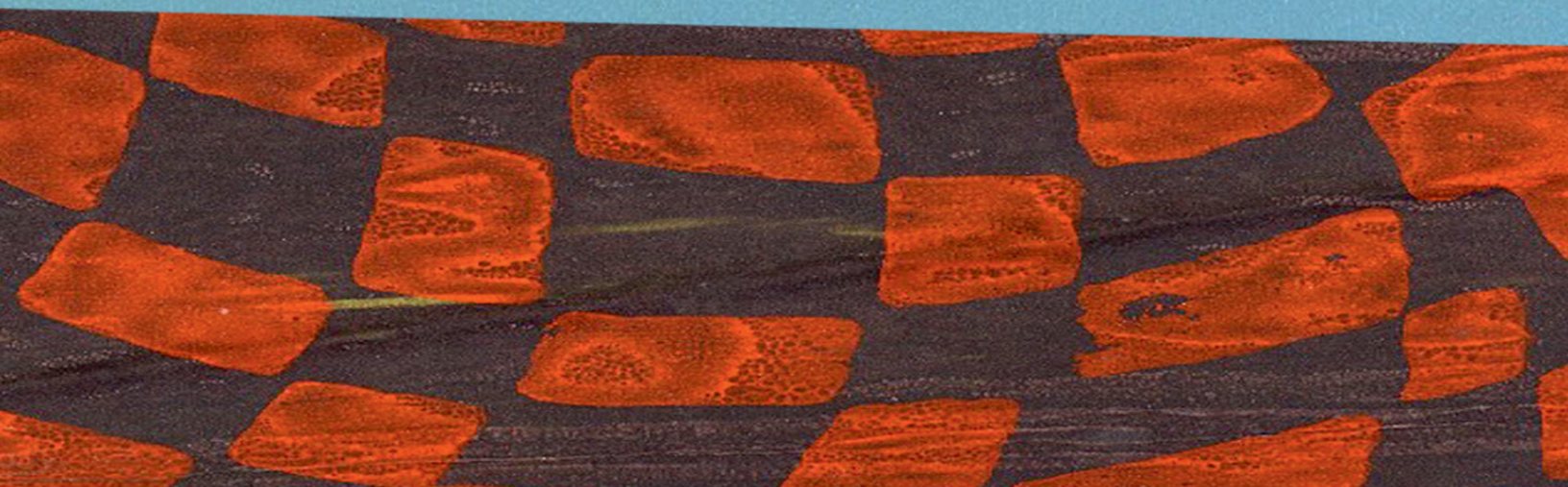
Benoit Jutras

Laurence Olivier

Alain Bernard Marchand

Collages | Jacinthe Loranger

Photographies | Bruno Guérin



Le vœu d'une liberté totale

Sébastien Dulude

Lorsque je me présente au bureau des Herbes rouges pour y rencontrer leurs éditeurs François Hébert et Roxane Desjardins, la nouvelle du jour est celle de la première photographie d'un trou noir. Hébert me dit : « La poésie, c'est un peu comme un trou noir. On y entre et on n'est pas certain d'en sortir. Bon, je vais faire du thé. » J'apprécie la lenteur de ce début de rencontre, et Roxane semble s'en apercevoir : « Bienvenue dans le temps des Herbes rouges », m'envoie-t-elle, un brin narquoise, tandis que François se dirige vers le balcon pour une cigarette.

Sébastien Dulude : Quel contexte éditorial prévalait à l'apparition des Herbes rouges en 1968 ?

François Hébert : Dans les revues littéraires, on trouvait *La Barre du jour*, fondée en 1965 et *Passe Partout*, aussi fondée en 1965, une revue essentiellement de poésie, qui a duré un an, douze numéros. Il y avait aussi *Parti Pris*, mais c'était autre chose.

Roxane Desjardins : Il n'y avait pas vraiment d'endroit pour les auteurs qui sont venus publier aux Herbes rouges.

F. H. : C'est-à-dire qu'en 1968, en édition de poésie, il y a principalement l'Hexagone, l'Estérel et Les Poètes du Jour, une collection des Éditions du Jour que Marcel [Hébert, son frère, décédé en 2007] et moi dirigeons durant l'année 1973. Ensuite, en 1974, on fonde la collection « Lecture en vélocipède » aux Éditions de l'Aurore. L'Hexagone appartenait à une autre génération. Avant qu'on commence à faire des numéros d'auteur-e [de la revue *les herbes rouges*, fondée en 1968], en 1972, un poète des Herbes rouges aurait publié son livre aux Éditions du Jour.

S. D. : Comment entriez-vous en contact avec vos auteurs et vos autrices ? Était-ce une question d'affinités naturelles ?

F. H. : Oui. Dans le premier numéro de la revue, on a fait un appel. C'est comme ça qu'on a reçu les premiers textes de plusieurs nouveaux poètes. On a aussi commandé des textes à des poètes qui nous précédaient, tels Paul-Marie Lapointe, Gaston Miron, Gérald Godin. Mais ce qui nous intéressait davantage, c'était les nouveaux-elles auteur-es, c'est pour eux et elles qu'on a démarré la revue.

S. D. : Vous cherchiez quelque chose en particulier ?

F. H. : Tout ce qui selon nous relevait des thèmes de l'Hexagone était refusé, à l'exception des poètes de l'Hexagone eux-mêmes. Pas par aversion pour ces thèmes (bien qu'on jugeât certains trop usés), mais parce qu'il y avait déjà un lieu pour ces textes-là. Pour ce qui est des affinités, on n'avait pas d'idéologie ou de ligne éditoriale. Entre Lucien Francœur au numéro 10 et François Charron au numéro 12, il n'y a pas de rapport. Le seul principe qui liait les textes qu'on publiait, c'était la rigueur. On cherchait des voix et des tons particuliers. Ce qui nous stimulait et nous surprenait, Marcel et moi, c'était les surréalistes. On a été formés, en quelque sorte, par les surréalistes français. Mais notre ligne éditoriale n'est pas le surréalisme. On cherche un travail sur la forme, sur la langue.

S. D. : Comment se sont déroulés les premiers moments de la revue ?

F. H. : Au départ, nos publications étaient peu fréquentes, faute de subventions. Entre le troisième et le quatrième numéro, il s'est écoulé un an et demi. Les gens croyaient qu'on était disparus. À l'époque, pour être éligible aux subventions, il fallait avoir publié au moins six numéros. Ce n'est qu'en 1972, au numéro 7, que nous avons pu recevoir nos premières subventions. Entre-temps on avait publié un recueil de chroniques de Patrick Straram sur le cinéma *One + One Cinémarx & Rolling Stones*, 1971. On avait dû emprunter de l'argent pour produire le livre.

S. D. : Quant à la mise en marché, quelle a été votre approche ? Trouver votre public, était-ce une chose facile ?

F. H. : Disons que c'était plus facile qu'aujourd'hui. Il y avait beaucoup moins de publications à l'époque. Si je me souviens bien, en 1962, quand j'étais un jeune lecteur de poésie, il pouvait se publier quinze recueils par année. Quinze ! C'est peu de propositions, et en même temps le public était très réceptif à la littérature québécoise. Il y avait cette effervescence nationaliste et les gens s'abonnaient aux revues. Les recueils de poésie étaient tirés à 1 000 exemplaires et se vendaient facilement. À l'époque, pour qu'un livre soit considéré comme un best-seller, il fallait en avoir vendu 10 000 exemplaires, tandis qu'aujourd'hui, c'est 3 000. Sinon, sur le plan administratif, Marcel et moi, on était des cancre. [Rires.] On avait les mêmes qualités, mais aussi les mêmes défauts.

S. D. : Est-ce qu'il y avait un partage des auteurs et des autrices ou des textes entre vous deux ?

F. H. : Que Marcel ou moi s'occupe d'un-e auteur-e plus que l'autre ? Non, jamais. On travaillait sur tout. Au tout début, on allait distribuer les numéros nous-mêmes.

S. D. : Aviez-vous une méthode en termes de direction littéraire ? Est-ce que chaque texte était lu de manière autonome ou le placiez-vous en contexte par rapport à l'auteur et à la maison d'édition ? Est-ce que cette méthode a changé dans les cinquante dernières années ?

F. H. : Le texte était d'abord pris individuellement, c'est-à-dire qu'on regardait la forme et le langage en premier. On ne jugeait généralement pas un texte en fonction des thèmes abordés. Les thèmes ne nous intéressent pas. Parmi les auteur-es qu'on

« Ça a pris beaucoup d'années avant que je trouve la bonne personne pour me succéder. J'ai tellement vu de maisons d'édition devenir des coquilles vides. »

FRANÇOIS HÉBERT

a publié-es, plusieurs étaient très près de la théorie. Marcel et moi, bien qu'on ait publié toute une génération de professeurs (principalement de cégep, peu d'universitaires), on ne lisait pas de théorie. On n'a pas fait d'études. La théorie provient des auteurs, et non de nous. Quand un auteur arrivait avec un texte plus théorique, on jugeait simplement sa forme, à savoir si elle était cohérente. Et on se posait la question : qu'est-ce que ce texte peut apporter aux Herbes rouges et, plus largement, à la poésie québécoise ?

R. D. : Lecture individuelle et lecture globale, on fait les deux. C'est sûr que ça fait une grande différence pour un-e écrivain-e de la maison qui écrit depuis longtemps de se faire éditer ici plutôt que chez un autre éditeur, qui n'aurait pas lu ses dix, quinze, trente-neuf livres précédents. On construit une façon de travailler ensemble. Cette manière de travailler repose sur la loyauté, qu'on valorise. Un-e écrivain-e qui travaille avec nous depuis longtemps sait que, par exemple, une expression comme « un à un » sera certainement critiquée par François, c'est un cliché. L'auteur ou l'autrice va donc peut-être l'effacer avant de nous soumettre son manuscrit. [Rires.] Comme ça on aura une chance de parler d'autre chose !

S. D. : Est-ce que vous accompagnez la prise de parole publique des auteurs ? Dans quelle mesure vous mêlez-vous des querelles idéologiques ?

F. H. : On leur permettait de s'exprimer dans la revue, sans prendre position.

R. D. : Je ne pense pas que quiconque aux Herbes rouges ait jamais dit aux auteurs et aux autrices quoi dire. Mais j'imagine que tu te réfères au cas de *Qui a peur de l'écrivain ?* [Une querelle sur le rôle de l'intellectuel entre *la Nouvelle Barre du jour* et *Les Herbes rouges* en 1983-1984.]

S. D. : Oui, tout à fait !

F. H. : J'avais dit à Normand de Bellefeuille et aux autres que s'ils voulaient répliquer [au numéro « Qui a peur de l'écrivain ? », *les herbes rouges*, numéros 123-124, qui était lui-même une réplique à « Intellectuel/le en 1984 ? », *La Nouvelle Barre du jour*], ils pouvaient le faire dans les pages de la revue. On veut que les gens s'expriment et on leur offre une plateforme pour le faire. Mais on n'était pas impliqués dans le débat. Pas plus que Gallimard n'a pris position entre Sartre et Camus, disons. Une maison d'édition, c'est un lieu vivant, un espace propice au débat.





S. D. : Comment gérez-vous les effets de groupe, de clan ?

F. H. : On essaie qu'il n'y ait pas de rupture, même si on publie des auteur-es dont la démarche est diamétralement opposée. Dans le numéro 26, on a publié Madeleine Gagnon. Numéro 27, c'était Claude Beausoleil. C'est intenable ! [Rires.] Je ne suis pas sûr qu'ils nous ont trouvés drôles. Il y a des poètes au sein de la revue qui ne se parlent même pas. Notre but, c'est d'assurer une certaine cohésion malgré les tensions internes. Le fait de ne pas prendre position sur le plan théorique nous permet cette neutralité.

S. D. : Avec la conception de l'anthologie anniversaire récente, *La poésie des Herbes rouges. Anthologie (2018)*, avez-vous senti un aplatissement de ces tensions ou, au contraire, est-ce que ça les a révélées davantage ?

R. D. : Ce ne sont pas les tensions idéologiques que nous avons cherché à rendre ; mais elles y sont si elles étaient déjà dans les livres. On n'a essayé ni de les amplifier ni de les cacher. Bien sûr que nos choix, à Jean-Simon DesRochers et moi, ont été orientés par nos préférences et nos valeurs. Dans les poèmes politiques par exemple, on n'a peut-être pas choisi le plus militant, mais le plus réussi selon notre vision littéraire, inspirée par la ligne de la maison. Et puis, pour chaque livre, on n'a sélectionné qu'un extrait d'une page, très rarement deux. Donc certaines prises de position y sont moins criantes. On a aussi remarqué en préparant l'anthologie que les femmes écrivent souvent un moins grand nombre de livres. Beaucoup de femmes ont publié un ou deux livres aux Herbes rouges, tandis que des hommes en ont publié par dizaines. Je trouve ça préoccupant.

S. D. : Ce qu'on remarque en lisant l'anthologie, au-delà des effets de groupe et des alliances, c'est votre mixité générationnelle. Comment réussissez-vous à créer une communauté entre les plus jeunes et la première garde ?

F. H. : Aux Herbes rouges, quand un nouvel auteur arrive, c'est très important.

R. D. : Ce sont souvent des nouvelles, ces temps-ci !

F. H. : Effectivement. Je dirais qu'aujourd'hui, les jeunes ont déjà une connaissance des Herbes rouges en arrivant.

R. D. : On ne ressent pas vraiment de fossé générationnel. Dans nos lançements, les gens se mêlent les un-es aux autres. Les plus ancien-nes n'agissent pas de manière condescendante, bien au contraire, ils et elles sont très ouvert-es aux nouveaux-elles. Le rapport d'admiration est mutuel et tout le monde est stimulé par les nouvelles voix.

S. D. : Est-ce que ce même naturel a guidé l'exercice de passation vers Roxane ?

F. H. : Ça a pris beaucoup d'années avant que je trouve la bonne personne pour me succéder. J'ai tellement vu de maisons d'édition devenir des coquilles vides. D'un autre côté, je ne voulais pas que

Les Herbes rouges disparaissent avec moi. Ce serait absurde. Mais la succession est quelque chose de très difficile ; les écrivain-es n'ont pas forcément envie de faire de l'édition. Roxane est arrivée d'abord comme autrice. Mais elle avait aussi envie de faire de l'édition et elle travaillait déjà dans le milieu. En plus, elle connaissait ma méthode. Alors oui, ça s'est fait assez naturellement. Et maintenant ça fait un an et demi qu'on travaille ensemble.

R. D. : En fait, ça fait plus de deux ans !

F. H. : Je ne vois pas le temps passer. [Rires.] Roxane et moi, on travaille exactement comme je le faisais avec Marcel. La seule façon d'être acceptée par les auteur-es, c'est par le travail sur les manuscrits. C'est fondamental, tout le reste en découle. Et Roxane a gagné leur respect, très facilement. Je considère que l'avenir est réglé.

S.D. : Roxane, as-tu l'impression que tu apportes quelque chose de différent ?

R. D. : La différence ne concerne pas tellement la direction littéraire. Par exemple, je m'implique beaucoup sur le plan du graphisme. Ça m'intéresse de travailler avec des artistes contemporain-es, comme Mathieu Labrecque qui a fait la couverture de l'anthologie ou Sara Hébert qui signe celle du roman *La trajectoire des confettis* de Marie-Ève Thuot. Travailler avec les nouveaux auteurs et autrices m'intéresse aussi énormément.

S. D. : Tu attires beaucoup de nouveaux manuscrits, j'imagine ?

R. D. : Je ne sais pas. J'ai publié trois livres qui ont peut-être eu une certaine visibilité, mais je me demande à quel point ça motive les gens à envoyer leur manuscrit. Selon moi, Les Herbes rouges apparaissent comme une institution. La différence que je peux faire, c'est ma méthode de travail, sur le plan technique. Je n'ai pas les mêmes outils que François. J'imagine que les miens sont plus adaptés à l'époque. Internet change évidemment beaucoup de choses. Sinon, je sais bien que Les Herbes rouges ont une approche de l'édition assez différente de celle qui est préconisée ailleurs en ce moment. L'idée de maison y est très forte, de même que le fait de suivre les auteurs et les autrices de livre en livre et d'un genre littéraire à l'autre. L'enjeu de loyauté mutuelle est extrêmement important. C'est mon approche à moi aussi.

F. H. : S'il n'y a pas de loyauté, il n'y a pas de lieu. Je crois qu'aujourd'hui, c'est encore plus difficile qu'avant. Il y a tellement de maisons d'édition. Maintenir cette fidélité est sans doute un des grands défis que rencontrera Roxane. Je lui souhaite d'avoir autant de liberté que Marcel et moi en avons eu. Il n'y a jamais eu au-dessus de nous un administrateur pour nous empêcher de publier un livre sous prétexte qu'il ne serait pas rentable. C'est en étant propriétaire qu'elle pourra exercer son travail librement. C'est ce que je veux, que Roxane ait une liberté totale. ♦

Sébastien Dulude est poète, performeur, critique et éditeur. Il est l'auteur des recueils de poésie *chambres* (2013), *ouvert l'hiver* (2015) et *divisible par zéro* (2019). Il travaille à titre de directeur littéraire de La Mèche.



La confiance et l'amitié

Roger Des Roches

Je l'ai souvent affirmé : c'est grâce à François Charron si je publie aux Herbes rouges. C'est lui qui a parlé aux frères Hébert de ma poésie ; c'est lui qui m'a parlé de la revue *les herbes rouges* (elle venait de faire paraître son premier numéro) et m'a fortement conseillé d'y envoyer mes poèmes ; et c'est encore grâce à lui si j'y ai publié (au numéro 2) sept poèmes – la base de ce qui allait constituer mon premier recueil, *Corps accessoires* (Éditions du Jour, 1970).

Avant de devenir une maison d'édition en bonne et due forme, *les herbes rouges* était un laboratoire. Cette revue fut également une histoire d'amitiés, dont certaines durent à ce jour.

J'étais jeune à l'époque de ma rencontre avec Marcel et François Hébert, ayant publié mes premiers poèmes à l'âge de dix-huit ans. Je ne connaissais que Charron qui, depuis l'adolescence, partageait avec moi la fascination pour l'écriture. Parmi les poètes québécois, je n'avais lu que Denis Vanier (*Je, Image et verbe* éditions, 1965) et Claude Péloquin (*Les essais rouges*, Publications Alouette, 1964). Le désert donc.

Je me souviens de cette première rencontre avec les frères Hébert : assis dans un fauteuil défraîchi, au milieu d'un grand salon, avec Marcel et François en face de moi, je me sentais un peu comme une petite bête timide, devant des gens qui paraissaient tout savoir de la poésie. J'ai été accueilli malgré mon inexpérience, mes maigres connaissances, mon âge. Ce fut – je n'en savais rien encore, bien entendu – le début d'une très longue aventure : je célèbre maintenant ma cinquante et unième année avec la maison. À part pour une collaboration avec *La courte échelle*, un ouvrage de poésie pour les jeunes, et mes deux recueils aux Éditions du Jour, j'ai publié toute ma poésie aux Herbes rouges.

En quelques mois seulement, je rencontrerais d'autres écrivains : Nicole Brossard, Huguette Gaulin, André Roy, Lucien Francœur, Patrick Straram. Je n'étais plus seul. Commenceraient d'interminables rencontres chez les frères Hébert à boire du café et à parler poésie. La constellation de l'amitié.

Le 24 avril 1969 (j'ai conservé l'accusé de réception), quelques mois après ma rencontre initiale avec les frères Hébert, je déposais aux Éditions du Jour un manuscrit intitulé *Les doux émétiques*. Lorsque Victor-Lévy Beaulieu, l'éditeur, accepta de publier le recueil, ce furent les frères Hébert qui se chargèrent de la révision.

Personne jusqu'à ce jour n'avait révisé mes poèmes, ou si peu que pas. Je n'avais aucune idée du processus ; j'imaginai quelques corrections à gauche et à droite, sans plus.

Mais ce que je raconte souvent à qui veut bien l'entendre, ce sont les heures de révision, étalées sur deux soirées, dans un appartement de la rue de Bordeaux. Ce que je ne raconte pas toujours, c'est qu'à ce moment s'est développée chez moi une confiance inébranlable en Marcel et François.

Ces deux soirées se sont déroulées de la même manière : assis à une table, avec Marcel d'un côté et François de l'autre, à réviser chaque poème vers par vers, mot par mot. Nous avons tout relu. Les corrections ont été nombreuses, toujours clairement expliquées et justifiées (« Paul-Marie Lapointe a écrit ça en 58. – Je n'ai jamais lu Paul-Marie Lapointe ! – Paul-Marie Lapointe a écrit ça en 58... »). Les suggestions aussi, déplacements – ou mises à la poubelle – de certains vers, reformulations. Je crois qu'ils m'ont même demandé de coller deux poèmes pour n'en faire qu'un seul. À la fin de la première soirée, j'étais découragé. « Ce n'est plus mon recueil ! C'est vous qui l'avez réécrit ! » ai-je dit. Ils ont éclaté de rire, me faisant ensuite comprendre que ça demeurait *mon* recueil et que le travail que *nous* venions de faire était normal et des plus important : présenter aux lecteurs et aux lectrices le meilleur livre possible.

J'étais jeune – dix-huit ans toujours –, mais la confiance était installée. Le métier commençait à rentrer. Les livres suivants bénéficieraient du travail effectué sur *Les doux émétiques* (heureusement réintitulé *Corps accessoires* à la suggestion de Marcel). À chaque publication, les frères Hébert me permettraient d'avancer, de peaufiner mon style, d'éviter les maladrotes ; ils me laissaient le champ libre pour expérimenter (je l'ai dit plutôt : *les herbes rouges*, c'était un laboratoire), me suggéraient des lectures (Paul-Marie Lapointe, par exemple !), mais ils demeuraient critiques, très critiques : ainsi, ils me conseillèrent un jour de jeter un recueil entier, parfaitement incompréhensible.

Certains de mes livres furent moins révisés que d'autres, mais chaque fois, c'était un travail d'édition serré auquel je devais répondre sans facilités ni raccourcis. Jamais les frères Hébert



n'acceptèrent les excuses classiques pour refuser de corriger ce qui était une erreur évidente : « Oui, mais c'est comme ça que je voulais l'écrire » ou « Oui, mais c'est comme ça que je le vois. »

Je ne suis pas un cas unique, tous les auteurs et toutes les autrices des Herbes rouges ont dû passer par là : présenter aux lecteurs et aux lectrices le meilleur livre possible.

Lors de la révision de mon plus récent recueil, *Faire crier les nuages*, j'ai ressenti une très puissante impression de déjà-vu. Alors que depuis la mort de Marcel en 2007, je travaillais mes recueils par téléphone avec François, l'arrivée en 2017 aux Herbes rouges de Roxane Desjardins, éditrice et directrice adjointe, a changé la donne (du moins pour moi).

Une grande partie de la révision et de la correction de mon recueil s'est déroulée dans mon bureau (où j'exerce mon métier de typographe pour quelques maisons d'édition – dont les Herbes rouges – depuis 1999). La balance du travail se ferait, par la suite, au téléphone.

J'avais Roxane en face de moi avec le recueil papier annoté et son ordinateur, François à ma gauche avec le recueil papier annoté.

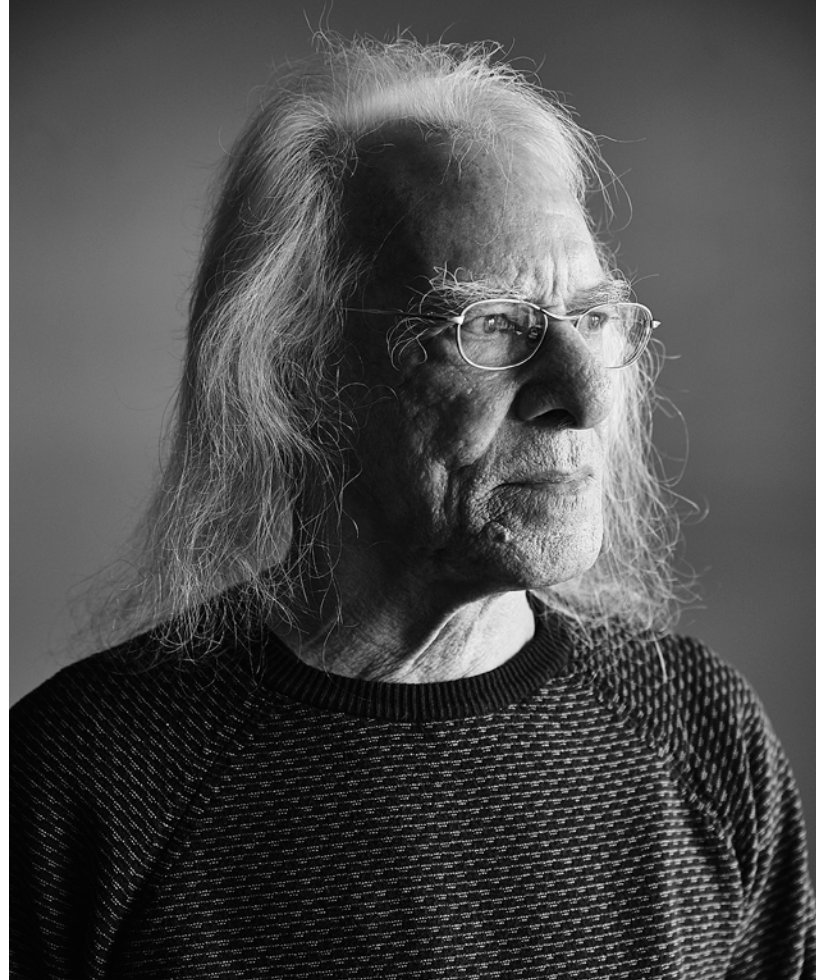
Nous avons revu chacun des cent soixante-douze poèmes, certains plus attentivement que d'autres. Pas nécessairement vers par vers et mot par mot, mais ça a été un travail à six mains, comme à l'époque de *Corps accessoires*. J'ai alors pu constater les liens étroits déjà tissés entre Roxane et François, leurs regards différents mais d'une acuité surprenante – ils ne laissent rien passer – et, chose essentielle, leur respect pour l'œuvre et l'auteur.

Depuis 1968, j'ai vu la revue et la maison d'édition évoluer, se diversifier. Il n'y a jamais eu de ligne éditoriale claire, mais la quête d'auteurs et d'autrices de talent, la volonté de voir naître des œuvres de grande qualité. Du formalisme, mais pas que. De la contre-culture, mais pas que. Depuis 2004 (année où j'ai commencé à mettre en pages les livres des Herbes rouges), j'ai lu – car oui, je lis tous les livres dont je fais la mise en pages – plus de deux cents recueils de poésie et romans de tous les styles ; j'ai vu des auteurs et des autrices poursuivre leur œuvre (Carole David et Marcel Labine, entre autres), et j'en ai aussi vu qui commençaient la leur (Daphnée Azoulay, Roxane Desjardins, Clémence Dumas-Côté, notamment). Le catalogue des Herbes rouges est d'une richesse surprenante. Par sa durée et la diversité de ses livres, la maison occupe une place inégalée dans le paysage littéraire québécois. (Bon, vous direz que je prêche pour ma paroisse, mais bon...)

J'ai vu évoluer la revue et la maison avec Marcel et François à la barre. Puis avec François seul. Puis, aujourd'hui, avec François et Roxane. Trois « époques » se fondant l'une dans l'autre sous le signe de la continuité.

Les Herbes rouges, une maison d'édition vivante (et en grande santé). ♦

Roger Des Roches est né à Trois-Rivières le 28 août 1950. Il vit à Montréal. Lauréat du prix Athanase-David 2013, il a publié 39 ouvrages – poésie, romans et littérature jeunesse – tous parus aux Herbes rouges.





Comment ne pas répondre à la question

René Lapierre

Si on considère les livres du point de vue de la littérature, et des instances de légitimation qu'elle réunit, il est certainement possible d'imaginer pour eux des préférences et des classements. Les livres deviennent dans cette perspective des cristallisations, chacun révélant à la manière d'un prisme sa lumière et sa tonalité au sein d'un continuum de possibilités. Si on les considère du point de vue de l'écriture, cependant, les livres cessent de se présenter comme des objets au sens externe, et n'induisent plus tant des préférences que des liens, des conductibilités. En sorte qu'il ne me paraît pas possible de *préférer absolument* tel ou tel livre, à n'importe quel moment de la vie. Accorder à une œuvre un statut préférentiel signifie aussitôt *faire exception* au continuum pour la placer en position de surplomb ou d'exemplarité. Préférer, c'est déjà exclure. Aimer est à la fois plus simple et plus difficile : plus vigilant, plus éveillé.

Aux Herbes rouges, François et Marcel Hébert ont toujours veillé justement à ce que les livres circulent. Accueillir un auteur n'a jamais consisté pour eux à l'inscrire dans un catalogue, mais à ouvrir avec lui un espace nouveau de leur maison, à reconnaître avec lui le sens de ce qu'est – et de ce que peut encore – l'écriture. Pierre Samson a un jour parlé des Herbes rouges comme d'un « multiplicateur de lectures¹ ». C'était parfaitement juste. Nous ne parlons pas ici d'une activité de *production littéraire* dans un sens plus ou moins indifférencié, mais d'une perpétuelle mise en tension, sinon en conflit, des démarches et des œuvres. Il me semble de plus en plus que c'est au sein de cette tension – dans la lecture aussi bien que dans l'écriture – que toutes les voix des Herbes rouges (sans exception aucune, au gré de leurs différences et de leurs frictions), traversent non seulement les livres mais les sujets, leur discipline et leur engagement. ♦

1. « Les Herbes rouges, multiplicateur de lectures », lors du colloque intitulé « Actualités des Herbes rouges », qui s'était tenu au festival Metropolis bleu à Montréal les 22 et 23 avril 2009.

Depuis une quarantaine d'années, **René Lapierre** a publié des essais, des textes d'engagement, des romans et plusieurs recueils de poésie. Depuis 1994, tous ses livres sont parus aux Herbes rouges.

Sertir la quotidienne noirceur

Corinne Chevarier

Il y a des livres qui nous marquent en nous déstabilisant, nous amenant ailleurs, loin de nous, et il y a ceux qui, mystérieusement, semblent si proches de notre univers qu'on dirait qu'ils nous chuchotent à l'oreille. Ce n'est pas nécessairement une caresse, ce sont parfois des mots qui blessent à la sortie comme des écharde qui se glissent sous la peau. La parenté peut être réconfortante comme elle peut faire mal, mais parfois, de reconnaître un univers et une manière de découper les choses s'avère aussi stimulant que douloureux. « Souvent, la nuit, je pense aux mots de mon père. Une main invisible serre ma gorge tandis que je les répète, à voix basse, la tête cachée sous les couvertures. » Par ces mots, Danielle Roger, en marchant sur la fine ligne qui serpente entre la prose et la poésie, me rejoint dans la chute infinie de la tristesse profonde que vit une petite fille, et dont elle est le seul témoin impuissant. Une chute sans fin, à l'intérieur de soi, qui, sur son passage, engouffre l'enfance, la vie, l'avenir.

C'est que certaines enfances ne sont pas spectaculaires ; on ne peut pas dire que c'est incroyable ce qui nous est arrivé. On ne nous a rien fait, mais on nous a tout fait. Les dommages sont là, dans ce corps où chaque jour a laissé s'enfoncer ces éclats de verre qu'on ne parvient pas à retirer. Ces jours qui nous ont montré la souffrance, mais aussi l'art de faire mal. « De mon père, j'apprends les mots de combat. C'est comme apprendre le maniement d'armes. / Il suffit de viser juste et de tirer, sans hésiter. Il faut aussi réussir du premier coup. / Il n'y a pas de seconde chance. »

Éclats de verre en vase clos m'émeut. Danielle Roger réussit à toucher avec beaucoup de finesse et de précision, la douleur palpable et confuse que l'on ressent lorsqu'on est trop petit pour agir dans un nid familial qui ressemble à un champ de bataille. Là où les mots sont des armes, et où l'on est à la fois victime et témoin nécessaire de la haine et de la détresse de ses parents.

J'aime cette façon de sertir cette quotidienne noirceur, sans enlever la tendresse et la douceur de cette enfant pour ses parents, mais sans qu'elle perde sa lucidité sur ceux-ci, sur elle-même. « Mes mains sur le clavier se détachent de mon corps. Je surviv dans le désordre des mots lancés au-dessus de ma tête. Je n'ai plus peur de la guerre. J'écris l'impuissance et la haine. / J'écris la haine de l'impuissance. / Mes mains attrapent les mots, avant que retombe la poussière, avant la cendre, avant la petite mort de l'oubli. »

Je retrouve aussi dans cette écriture, ce besoin de coucher sur le papier, le fruit du pèlerinage intérieur que l'on n'a pas le choix de refaire pour voir l'état actuel des choses qui nous habitent, pour tenter de se détacher de cette enfance une fois de plus, car ces blessures, ces mots, quoi que l'on vive, ne nous quittent jamais vraiment et peuvent faire de nous, si l'on baisse la garde, un bourreau et une victime. « Je claques la porte sur les mots de mon père. Je m'enfuis. / J'avale des kilomètres et de la poussière. Mais les mots me suivent. Où que j'aïlle, n'importe où, n'importe quand. Ils m'atteindront toujours. » J'aime aussi ce livre pour le dernier poème ; ce geste que l'on n'attendait plus. ♦

Éclats de verre en vase clos, Danielle Roger, 2012

Corinne Chevarier a publié quatre recueils de poésie, tous aux Herbes rouges. Elle a été lauréate du prix Félix-Antoine-Savard de poésie 2009 et finaliste au prix du Gouverneur général en 2012.

Faire date

Marcel Labine

Dixhuitjuilletdeuxmillequatre : vingt-neuf lettres agglutinées, bloc insécable de sons proférés d'un seul souffle. Voilà le bref défi lancé à l'entendement de celui ou de celle qui s'aventurera dans ce livre qui, telle une stèle funéraire, s'élève droit et indestructible dans l'œuvre admirable de Roger Des Roches, et matérialise, selon moi, l'une des composantes incontournable de son édification.

Littéralement, ce livre compact, dur, et lourd du passé d'un fils accablé par la mort de la mère, a « fait date », dans tous les sens de l'expression. Ce titre-monolithe s'inscrit, dès l'entrée « en matière », comme un acte volontaire, réfléchi et définitif, faisant obstruction à l'écoulement du temps, qui est ce dans quoi toute vie passe. L'écriture se présente ici (des poèmes chutant violemment dans la page, par saccades rythmiques, ruptures tonales, brisures syntaxiques, éclats de rêves, entre autres) comme l'arme au moyen de laquelle le fils-poète s'engage dans un combat avec le corps « étranger » de la mère en agonie, cette affliction obliquement présente tout au long du recueil. Nous assistons donc, tétanisés, à la naissance d'un deuil et d'un orphelin. Conséquemment, à la disparition d'un fils, « compte tenu des mots », aurait dit Francis Ponge.

Les douleurs du deuil auraient pu engluer les poèmes dans le lyrisme, la déploration, le gémissement, dans ce que l'on nomme « la voix plaintive » de l'épique ou du thrène, formes antiques mais constamment actualisées que l'on observe lorsque vient le temps de rendre compte de « la perte » d'un amour, d'un proche ou de tout autre « objet de désir ». Roger Des Roches, fort heureusement, ne navigue pas dans ces eaux troubles. En ce sens, et à l'instar de Jacques Roubaud avec *Quelque chose noir*, de Michel Deguy avec *À ce qui n'en finit pas* ou d'Emmanuel Hocquard avec *Les élégies*, peut-être a-t-il métamorphosé cette tonalité ancienne en un chant hors du commun, en un soliloque d'une douloureuse lucidité que le poète doit accomplir comme un devoir envers lui-même, ce qui serait l'ultime manière de parler « car l'orphelin a le choix des mots ».

Roger Des Roches sait fort bien qu'« avoir mal ne signifie pas se souvenir » même si l'on va jusqu'à « hurle[r] si tu veux » puisque ce ne sont pas les souvenirs qui calmeront les douleurs de l'abandon. C'est plutôt l'écriture elle-même, le poème que l'on exige de soi, qui les tiendront à distance sans pour autant empêcher les images de « Maman-la-Douleur », de « Papa-la-vie-secrète dans son uniforme de farine » ou la sédimentation « papamamanrogerétranger » de resurgir dans la conscience du poète, ce « fils approximatif » résolument « [i]ncapable d'admettre qu'elle m'ait donné la vie avec l'odeur, le goût, la tristesse ». Et tout cela sera reçu avec courage, tel un legs laissant celui qui se tient près du lit « debout parce qu'elle était couchée », chargé de la dette impayable de sa propre existence. ♦

Dixhuitjuilletdeuxmillequatre, Roger Des Roches, 2008

Marcel Labine est né à Montréal. Il est l'auteur d'une dizaine de recueils de poésie, tous publiés aux Herbes rouges. Son dernier titre, *Bien commun*, est paru à l'automne 2018.

« Je saurai que je peux écrire »

André Roy

C'est comme un rêve que ce splendide numéro 8 de la revue *les herbes rouges*, de mars 1973, qui m'a tant impressionné par son graphisme, ses couleurs noire et mauve, ses mots et leur archéologie sidérante, un objet devenu immédiatement fétiche, sacré : je savais dès lors que tout était permis en écriture – comme dans les rêves ! Un déclic. Des poèmes, là, que j'aurais aimé écrire. Mais surtout, c'est le titre qui m'avait frappé, hypnotisé, à cause du mot « cinématographe ». Passionné par la « maison monde » (le cinéma selon Serge Daney), voilà que Roger Des Roches me donnait par ce mot le goût de l'absolu, du différent, de l'incroyable. Comme avec une caméra, il me montrait l'intérieur de l'écriture, ses machinations, le travail acharné des mots. RDR, avec ce mot que je chérissais, « cinématographe », me donnait le luxe de croire que moi aussi je pouvais écrire. En quelques poèmes, il osait tout, il condensait pour moi la possibilité d'expérimenter.

Certes, bien avant 1973, je savais, par une sorte de délinquance, d'orgueil de la marginalité, par cette dérogation sexuelle que je m'imposais, ce que je serais : poète. Poète comme eux et elles, ces écrivains modernes que j'avais découverts grâce à *La Barre du jour* et aux premiers numéros des *herbes rouges*. En ce temps où je me sentais étranger, avec ce sentiment aigu d'exclusion et de différence, les Nicole Brossard, François Charron, Roger Des Roches, Huguette Gaulin, entre autres, m'offraient une « maison » – la poésie, la nouvelle poésie, la jeune poésie – qui me revenait de droit, sans tenir compte de ce que j'étais. Avec eux, j'avais les qualités d'un lecteur qui écrivait déjà, quels que soient son corps et ses goûts. La poésie comme liberté, comme enthousiasme, comme l'irréductible vie réinventée que je voulais mener, que je menais déjà à Montréal, irrégulièrement depuis 1968, de façon permanente après 1972, et qui me paraissait souvent inattendue, audacieuse.

François Hébert m'a amené un de ces jours glorieux chez Roger Des Roches. Si je me souviens bien – mais je ne me fie plus à ma mémoire ! – Roger demeurait en face de Télé-Métropole, et moi, à quelques encablures de là. François devait lui apporter les épreuves des *Problèmes du cinématographe*, qu'il m'autorisa à lire tout de go. C'est donc ça, la vie littéraire, un éternel plaisir, le bonheur dans un milieu où tout paraît neuf, amical, où l'on fait ce qu'on aime, où l'on aime ce que l'on fait. Je voulais absolument avoir un numéro de la revue bien à moi. Ce sera le numéro 11 (août 1973), *N'importe qu'elle page*, avec son incipit : « qui lui colle à la joue comme le cinéma ». Ainsi, dans ces premiers poèmes, je parle à Roger Des Roches. Je lui parlerai longtemps, constamment. ♦

Les problèmes du cinématographe, Roger Des Roches, 1973

André Roy est né et vit à Montréal. Écrivain et critique de cinéma, il a publié presque tous ses ouvrages aux Herbes rouges. Il a reçu pour ses œuvres plusieurs prix prestigieux.

Le travail d'écrire d'Huguette Gaulin

Carole David

Dans les grands livres de ma vie, il y a *Lecture en vélocipède* d'Huguette Gaulin. Sur le mode de la métaphore et du symbole, le titre du recueil marque le renouveau, l'émancipation auxquels je souhaite adhérer pour échapper à la tradition imposée. Même si je n'écris pas comme elle, je lui dois beaucoup. Je n'ai plus cessé de la lire depuis le jour où je suis tombée un peu par hasard sur son seul et unique titre alors que j'étais libraire. Je me suis interrogée à plusieurs reprises sur mon attachement à cette œuvre brisée qui a toujours occupé une place centrale dans ma bibliothèque. Au mythe de la poète suicidée a succédé le mythe du livre. J'ai été prise à différents moments de mon existence par ses poèmes dans lesquels je découvrais une leçon qui allait m'éclairer sur la matière des mots. On ne peut imiter les inflexions de la voix de Gaulin. Dans son état implacable, le travail d'écrire de la poète illustre ce qui résonne en elle si étrange et si clair : « les seins entre parenthèses / les femmes parquées sur l'autre faim / saluent le mergule et la virgule ».

Cet ouvrage façonné au croisement du surréalisme et du formalisme ne ressemblait à rien d'autre de ce que j'avais lu durant mes années de formation. À travers le choc permanent des images, je découvre grâce à elles un chant dépouillé qui déconstruit le sujet au point de le faire disparaître dans une langue que je ne reconnais plus et qui se transforme en buisson ardent. Doublement ignorée, comme femme et poète, repoussée dans les marges de l'avant-garde des années 1970, il s'est trouvé bien peu de voix pour la célébrer. La dernière réédition de cet ouvrage (2006) lui donne enfin un visage. Sur la couverture, une photo nous montre cette jeune femme, sourire à peine esquissé, au « royaume de placenta et bulle ».

Pourtant, elle a laissé derrière elle une œuvre percutante, ouverte et qui, par nature, résiste, déjoue la loi. Juger ses poèmes s'avère d'autant plus difficile. Quelque chose dans son écriture demeure ordinairement inaccessible et accorde de manière outrageuse la priorité au signifiant. Les vers sont brefs, leur maniérisme austère ; cette syntaxe du cri traduit une blessure à l'évidence insupportable ; « elle entre casquée de sang », écrit Huguette Gaulin, pressant la lectrice que je suis de considérer les conflits et les désordres du moi.

En effet, la mise en retrait de la poète derrière un « ils », un « elle » ou un « nous » est la manifestation d'une identité poétique, celle d'un « je » qui s'observe du dehors. Toutes ces figures donnent corps à des instances hypnotiques. À nouveau, quand elle écrit : « mariées de Chagall / quand le sein nourrit l'astre / le temps d'enfoncer dans les cendres / elles rentrent au tableau », je ne demande qu'à conjuguer ses vers et mon imaginaire. Ces mariées rebelles, organiques intègrent aussi de manière paradoxale une partie de réel, ce qui explique toute l'admiration que je ressens pour la poésie de Gaulin. *Lecture en vélocipède* se dissocie de la vie douloureuse de sa créatrice au profit de l'inscription du sujet dans son identité de poète.

Qu'elle soit une des figures phares du catalogue des Herbes rouges laisse aussi deviner le travail éditorial rigoureux de Marcel et François Hébert qui a permis à cette œuvre, publiée après la mort tragique de la poète, de se déployer dans toute sa force. ♦

Lecture en vélocipède, Huguette Gaulin, 1983

Carole David est romancière, nouvelliste et poète. Son œuvre qui mêle narrativité et poésie, américanité et féminité a été récompensée par des prix importants. À l'automne 2018, elle publiait le recueil de poésie *Comment nous sommes nés*.



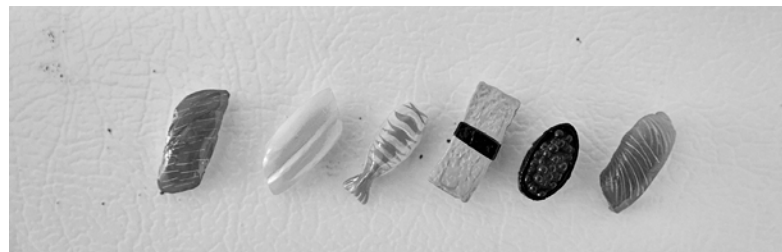
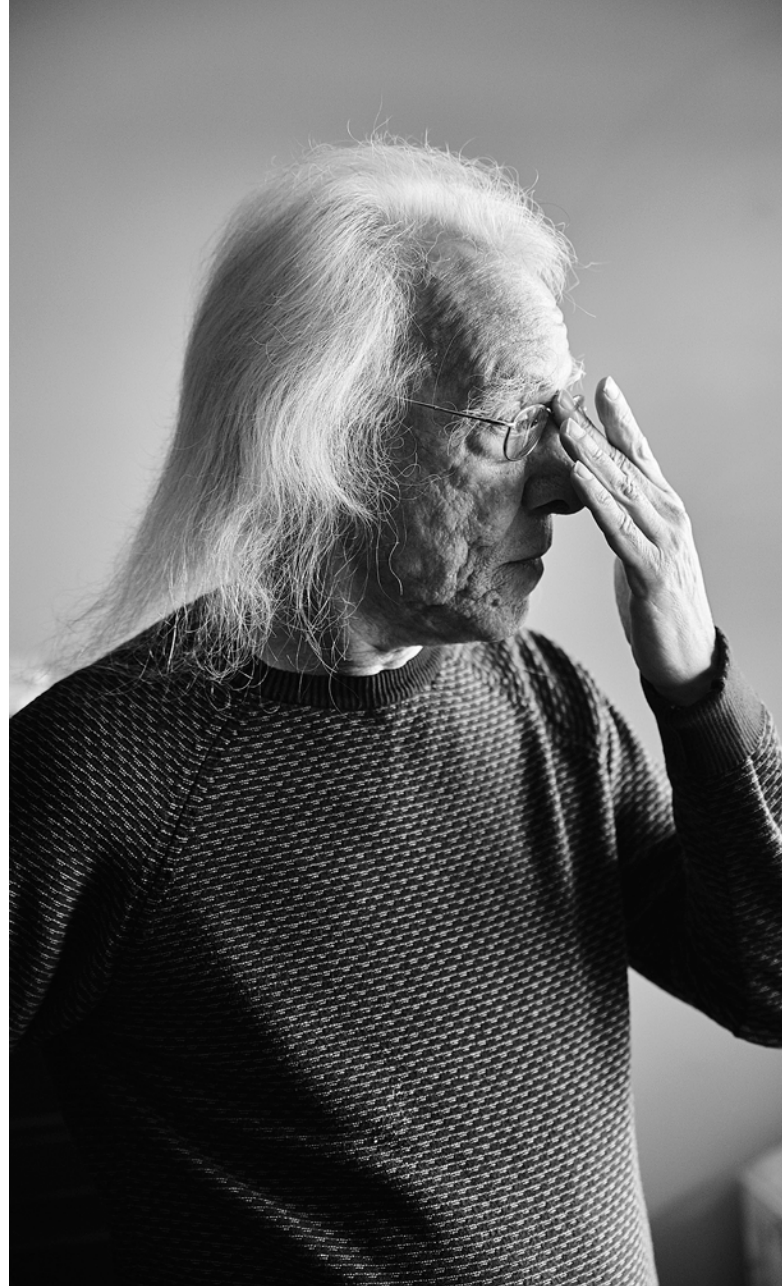
Les Herbes rouges
Hommages

C'est pour lui que je publie

Daphnée Azoulay

Période de créativité profonde
Une lumière s'affiche et j'envoie le texte à mon éditeur
François est le seul à comprendre ce que j'écris
Il me répond que le texte est approuvé
Il me donne des raisons sérieuses de le croire
Il dit que nous allons travailler ensemble
Il est souvent ironique
Parce qu'il appartient à un autre monde
Peut-être qu'il me trouve normale
Sinon il ne m'accepterait pas
Il a fabriqué beaucoup avec moi
Il a changé des montages
Il a ajouté du sens
Nous avons fait des trouvailles instantanées
Découvert des libertés
Il m'a dit de ne pas supprimer
Trop vite
De ne pas faire disparaître le livre
Avant de l'avoir écrit
C'est pour lui que je publie
Je ne fais confiance à aucun autre éditeur
Il a pris des racines chez moi
Rien avec lui n'a d'âge ni n'a de fin
Ma lenteur à écrire
Indique que je suis partie dans un rêve plus long que les autres
Et François me réveille
Pour me rappeler que j'ai une voix
Et que les choses que j'écris sont aussi réelles qu'imaginées
Je le laisse m'accompagner
Obéissance envers lui
Dans mon territoire intime
Il le regarde comme un saint
Posant ses yeux sur le papier
Où chaque mot devient sacré
Comme une pierre
Nous bougeons ensemble les pierres
Et voyons un oiseau s'y poser
Ainsi qu'un trait de lumière
Et de silence ♦

Daphnée Azoulay est née à Montréal en 1983. Elle a publié aux Herbes rouges
Tout près de la nuit, finaliste au prix Émile-Nelligan, *Marbre* et *Le pays volant*.



Scalpels dans l'espace

Clémence Dumas-Côté

J'ai d'abord fait confiance à sa toux. À sa toux lente et à ses cheveux blancs et fins comme ceux d'un bébé-druide.

J'avais 16 ans lorsqu'on m'a présenté les frères Hébert. Une rencontre fortuite avec Jean-Simon DesRochers, mes poèmes lus par un autre poète, puis des piles de recueils des Herbes rouges prêtés en guise de fenêtres sur leur monde.

Ainsi, c'est devenu pour moi la maison où je voulais faire habiter mes mots. Je voulais qu'ils puissent s'y réveiller, le matin, y manger, y boire, y dormir, s'y assoir, s'y étirer.

La première fois que je me suis rendue à son bureau – c'était pour signer mon premier contrat – j'embrassais les arbres. J'aurais presque embrassé les vitrines des dépanneurs, autour, aussi (il y en a tout plein).

Dans le bol de fruits presque toujours vide, sur la table de travail, au bureau des Herbes rouges, il y a parfois une pomme, mais rarement. C'est une décoration, peut-être. Quand on travaille ensemble, que les minutes s'additionnent – un mot, un vers, une ponctuation, un « en » de trop, un « dans » que je viens de réussir à remplacer, hurra – parfois, l'objet-pomme capte mon attention. Je le fixe, il m'envahit, il est vivant. L'impression que je trouverai peut-être la réponse à l'énigme dans ce fruit. Comment faire pour réussir à redresser cet amas de chair de poème sans telle articulation, tel cartilage, tel muscle, tel ligament ? J'ai besoin du soutien de la pomme pour faire face aux scalpels de François et de Roxane, sans quoi c'est l'hémorragie, ça coule de partout, ça devient flasque et mou et je suis perdue.

Le fruit rond est dans le bol.

Il m'offre sa présence et je suis à l'écoute de la sienne.

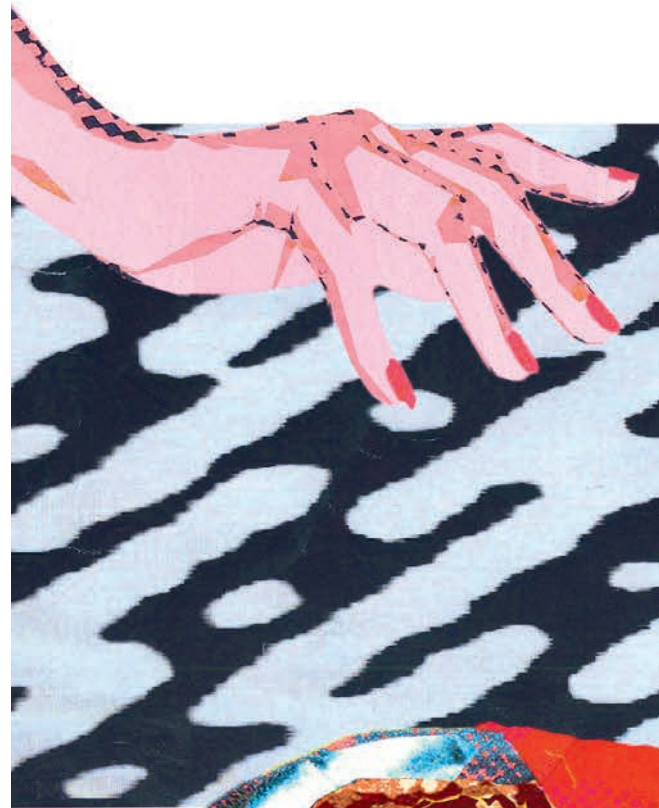
La présence d'un fruit.

Cette conviction : je crois qu'en s'assurant d'avoir constamment un fruit dans le bol sur sa table de travail, François Hébert veut nous prouver qu'il est humain, qu'il s'alimente comme les autres. Parce que sinon, qu'on se le tienne pour dit : un extraterrestre s'écrit en François Hébert. C'est évident. Depuis que j'ai compris cela, tout concorde : les cheveux blancs et fins de bébé-druide, la toux qui se prolonge, la lecture chirurgicale.

Voilà pourquoi mes textes poussent parmi les herbes rouges : un extraterrestre s'écrit en moi aussi. Entre les pommes et les bols qui flottent dans le vide. Parmi des planètes blanches, des fusées qui toussent, des scalpels auxquels s'accrochent des mèches de cheveux fins.

Ça tousse au téléphone. C'est lui. Il vient peut-être de placer une autre pomme dans son bol. ♦

Clémence Dumas-Côté est née à Montréal en 1986. Après des études en interprétation à l'École nationale de théâtre du Canada, elle termine une maîtrise en création littéraire. En 2017, elle publie son premier recueil de poésie, *L'alphabet du don*, puis *La femme assise* parait en mars 2019.



Apprendre à ne plus dormir

(lettre à Marcel Hébert)

Benoit Jutras

Marcel, ma vie telle qu'elle l'est, je l'ai créée à partir d'obsessions et, vers la fin des années 1990, ma vie ressemblait à cette image que j'utilise aujourd'hui quand j'enseigne et évoque la révolution industrielle : un nuage de charbon au-dessus de Paris. Vers la fin des années 1990, je vivais dans un sous-sol à Brossard, et un nuage de charbon m'enveloppait, de jour en jour et, la nuit, constamment, ce nuage plein, toujours sur le point de crever, me protégeait, un paysage en condensé parfait, invisible, il y avait un paysage qui se dessinait comme une crise.

Vers la fin des années 1990, j'empruntais et achetais compulsivement des romans américains et des recueils de nouvelles américains – Laura Kasischke, Don DeLillo, Melanie Rae Thon, Denis Johnson –, et des livres de poésie québécoise, et ces livres-là, pour la plupart, appartenaient au catalogue des Herbes rouges. Carole David, Roger Des Roches, André Roy, François Charron, Michael Delisle, Denis Vanier, René Lapierre m'accompagnaient. Et j'écrivais.

En 2002, j'écoutais *Idioteque* de Radiohead en boucle et je suis devenu en quelque sorte, et pour moi-même, le narrateur des *Carnets du sous-sol* de Dostoïevski : je croyais dur comme fer que « l'inertie contemplative [était] préférable à quoi que ce soit ». Je m'inventais de l'amour, j'étais seul, je me composais, me dessinais une mort ou un visage, je ne savais pas tout à fait ce que je faisais, exactement comme ce que je fais maintenant.

Parler de qui m'a permis de voir mon nom inscrit pour la première fois sur une couverture de livre des Herbes rouges est une chose aussi douloureuse qu'étrange. Je ne vous ai jamais rencontré. Vous avez été mon premier vrai lecteur, mort trop tôt. Thé, café, bière, vin, scotch, peu importe, j'aurais voulu un prétexte pour vous serrer la main.

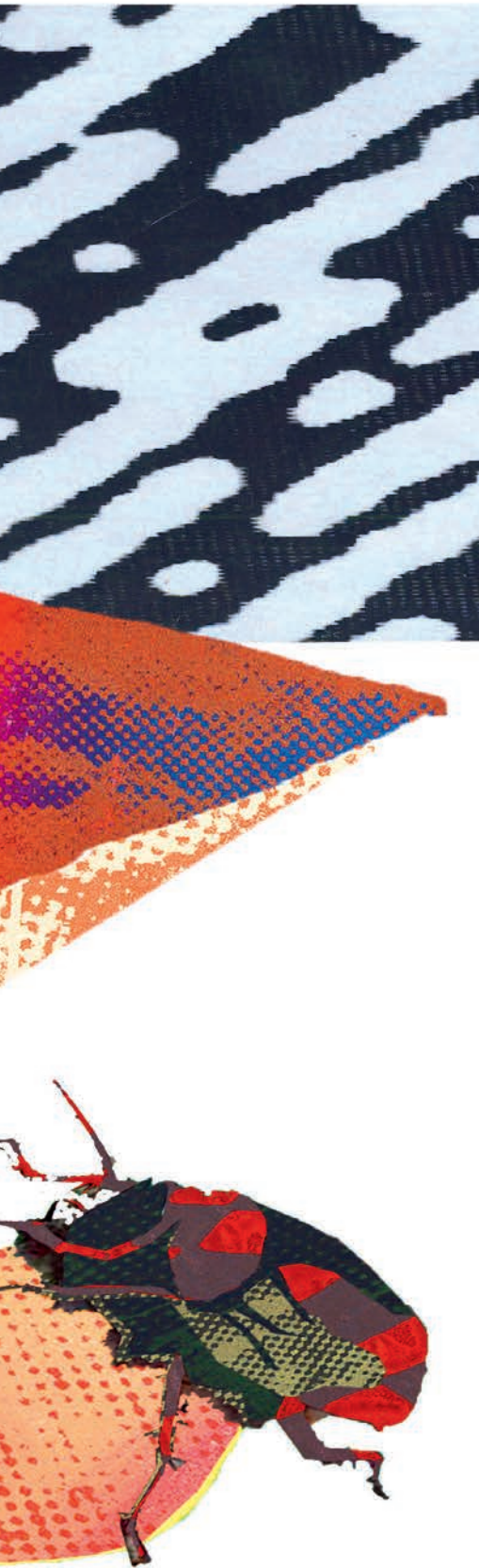
Marcel, entrer aux Herbes rouges, c'était un peu comme entrer en religion, tout simplement parce qu'on me donnait enfin le droit presque solennel d'inventer la mienne, mon propre système de sens, et depuis, de livre en livre, j'essaie tant bien que mal d'être le pire fidèle possible, tout en continuant à croire à ces choses élémentaires pour François et vous, et maintenant Roxane, ces choses sévères qui ensemble forment moins un rappel à l'ordre qu'un rappel au texte et à son exigence :

- ◆ la forme n'est pas l'habit de la voix, c'est son os, sa transparence, son trouble ;
- ◆ la rigueur n'est pas une énergie rigide, c'est un art martial pour dénouer les réflexes ;
- ◆ douter, raturer, refuser, ce n'est pas mettre à mort, c'est descendre vers ce qui éclaire mieux ;
- ◆ le livre est autant un territoire offert que le récit (minuscule, en vapeurs) des luttes qu'il nous a fallu pour le faire.

Marcel, je vous ai déjà trop dérangé, je sais que vous affectionniez particulièrement votre solitude. Je m'appelle Benoit et tenais à vous dire merci.

P.-S. – S'il vous plaît, dites à votre frère d'apprendre à utiliser sa cafetière. ◆

Finaliste à de nombreux prix littéraires au Québec et à l'étranger, **Benoit Jutras** est professeur de littérature au Collège de Rosemont. L'automne dernier paraissait *Golgotha*, son plus récent ouvrage.



FRANÇOIS HÉBERT AU BOUT DE LA NUIT

1 – INT. APPARTEMENT – JOUR (ÉTÉ 2015)

L'ÉDITEUR et L'AUTRICE sont attablés face à face, un manuscrit annoté sur la table entre eux. Des feuilles, des carnets, des piles de livres un peu partout. Dans un coin, un ordinateur d'un autre siècle.

L'Éditeur tire sur sa cigarette entre deux phrases, soulève périodiquement son gobelet de McCafé (vidé depuis déjà quelques heures).

L'Autrice écoute.

L'ÉDITEUR

Les éditions [CENSURÉ] vont finir par devenir une coquille vide et disparaître. C'est même pas un dixième d'un pour cent du chiffre d'affaires du conglomérat. La fille qui s'occupe de la comptabilité de toute cette affaire-là, quand elle voit qu'un livre a vendu 70 exemplaires, elle pense qu'il manque deux zéros! Plus personne dans cette boîte-là sait c'est quoi la poésie... Ils ne savent même pas qui c'est, Paul-Marie Lapointe!... Je vais là-bas et ils ne me connaissent pas. Et après ils se vantent d'avoir 50 ans... C'est une horreur, 50 ans! Ce n'est pas une bonne nouvelle! Soit ils se préoccupent trop d'histoire, soit ils l'oublient. Cinquante ans!... C'est une horreur!... Moi je ne suis pas fier de dire que Les Herbes rouges existent depuis 47 ans. Y a pas de quoi être fier. Mais eux s'en vantent. Y a plus rien de bon qui se fait dans cette maison-là. Plus rien!... Le directeur de la maison sait même plus quoi faire maintenant qu'ils ont été rachetés. La grosse boîte n'a plus rien à foutre d'eux. Le directeur m'a dit – je pense qu'il ne se rendait pas compte – qu'il limitait les dégâts. Limiter les dégâts!... Imaginez ce que ça veut dire pour leurs auteurs! C'est pas terrible un peu, ça?... Limiter les dégâts!... Des fois les gens disent des choses sans y penser...

2 – INT. APPARTEMENT – SOIR

Le soleil est bas. Le cendrier s'est rempli. L'Éditeur ne semble pas s'être tu depuis la dernière scène. L'Autrice est écrasée sur sa chaise.

L'ÉDITEUR

... Pis il y a l'autre, là, c'est quoi son nom déjà? J'ai publié quelques-uns de ses recueils... Il m'envoie ses manuscrits, je dis «OK, oui, bon»... Je fais un travail éditorial, j'en jette la moitié... C'est pas mêlant: la moitié!... Il y a toujours des choses qu'on doit jeter. C'est ça, mon travail. C'est normal! Je rends service à tout le monde en faisant ça!... Je vais pas publier un texte si c'est pas bon! Je lis le manuscrit, je garde ce qui fonctionne, et on enlève ce qui marche pas. Il y en a quand même de ses textes, à lui, qui sont bons – par chance!... On les publie. On enlève le reste. Mais lui, là, pas fou le gars, il reprend ce que j'ai coupé – les poèmes, mais aussi les vers! les mots! – et il les publie à compte d'auteur. À compte d'auteur!... Ses poèmes qu'on a rejetés!... Ses vers qu'on a effacés!... Il les rassemble et il paie de sa poche pour en faire des livres!... De sa poche!...

3 – INT. APPARTEMENT – NUIT

La nuit est tombée. Le cendrier déborde, la pièce est enfumée. L'Éditeur tousse et s'étouffe de temps en temps. L'Autrice, les bras croisés, attend que ça passe.

L'ÉDITEUR

... Ah, et puis il y a ceux qui partent. Ils ont déjà publié ici, et puis après ils se fâchent quand je refuse un de leurs manuscrits. Qu'ils aillent voir ailleurs!... Il n'y a plus de travail éditorial qui se fait, nulle part... Nulle part!

L'AUTRICE

Hors Les Herbes rouges, point de salut?

L'ÉDITEUR

Nulle part, je vous dis!... Vous en parlerez à votre ami, comment ça s'est passé avec son éditeur. Comment il s'est fait traiter par lui!... L'éditeur ne voulait même plus publier de poèmes, vu qu'il avait ben trop de succès avec des romans maintenant. Du succès!... Des ventes!... Il ne voulait plus rien savoir de publier son recueil! Mais il a fini par le publier quand même... Le contrat devait déjà être signé, ou quelque chose... Ça a été toute une surprise pour l'éditeur, le succès que ce livre-là a eu. Toute une surprise!... Vous lui en parlerez, en tous cas.

Mais pour revenir à eux-autres, là, [CENSURÉ]: 50 ans!... Ça veut rien dire, 50 ans, quand tu t'es fait racheter. Une horreur, 50 ans!... Mais ça reste moins pire encore que les éditions [CENSURÉ]: c'est pas non plus parce que c'est une jeune maison que c'est nécessairement bon. Ceux-là, et puis tout ce qu'ils publient: poubelle!

(guettant la réaction de l'Autrice)

Et puis les auteurs mexicains... je comprends pas. Les poètes mexicains et tout le pays au complet: poubelle! Du président au dernier des éboueurs: poubelle! Et puis Haïti on n'en parle même pas, j'ai jamais lu un bon auteur haïtien. Pis les auteurs autochtones... Il y a [CENSURÉ], pis l'autre, là, qui est partout chaque fois qu'on a besoin d'un [CENSURÉ] de service, c'est quoi son nom encore... [CENSURÉ] – poubelle!

L'AUTRICE

Pis la réédition des poèmes de Josée Yvon, ça s'en vient?

L'ÉDITEUR

Oui, oui!... Bientôt, là.

* * *

Un heureux cinquantième aux Herbes rouges – pas que ce soit quelque chose à souligner. ♦

Laurence Olivier est l'autrice du roman *Répertoire des villes disparues*, paru aux Herbes rouges en 2015. Elle est membre du comité de rédaction de la revue *Estuaire*.

Rendez-vous au Balfour

Alain Bernard Marchand

Je me souviens très bien de ma première rencontre avec les frères Hébert. C'était en 1991. Je leur avais envoyé par la poste un récit que je venais d'achever et j'étais parti m'oxygéner sur les plages de la Nouvelle-Angleterre. Un récit plutôt court, dans lequel j'avais joué mon va-tout et n'avais reculé devant aucun imparfait du subjonctif. À mon retour, j'avais un message de François Hébert sur mon répondeur. Il souhaitait me rencontrer et publier mon récit.

Je me suis rendu à Montréal, dans l'édifice Balfour du boulevard Saint-Laurent, où se trouvait alors le bureau des Herbes rouges. C'était un local assez petit, au bout d'un corridor le long duquel s'alignaient des portes placardées de logos. Je suis resté un instant sur le seuil. Marcel était devant la fenêtre, François près de la porte. Je me suis demandé si c'était pour prendre la fuite une fois que les livres qui s'entassaient entre eux auraient envahi tout l'espace. Il y avait sur les murs, en file et à la même hauteur, des reproductions des couvertures des nouveautés. La mienne s'y ajouterait, comme la énième station d'un étrange chemin de croix. Je me suis rappelé, en riant sous cape, que la toute dernière figurait la mise au tombeau.

Puis, j'ai franchi des nuages de fumée, les frères Hébert étant d'avidés fumeurs, et je les ai écoutés. L'un m'a parlé de la fausse simplicité de mon récit, l'autre me demandait si j'avais songé à la couverture. C'était la première fois qu'on me traitait en écrivain. Je n'avais pas encore réalisé tout à fait qu'on allait me publier. J'étais entouré en ce temps-là de personnes qui rêvaient d'écrire. Des camarades de la Faculté des lettres, d'autres qui m'entretenaient inlassablement du roman « en cours » qui ne paraissait jamais. Je ne serais pas de ceux-là. Grâce en soit rendue à Dominique Robert qui, rencontrée par hasard au Salon du livre de Montréal, m'avait suggéré de soumettre un manuscrit, si j'en avais un, aux Herbes rouges. Ça m'a semblé aller de soi, et je ne l'ai envoyé nulle part ailleurs.

J'ai signé le contrat d'édition par un après-midi d'automne à travers des volutes de fumée et je me suis retrouvé sur le trottoir du boulevard Saint-Laurent avec la certitude que je finirais moi aussi scotché à un mur, à l'étage de l'édifice que je venais de quitter. Depuis, ce bureau du Balfour n'existe plus, mais Les Herbes rouges continuent d'avoir pignon sur rue dans le paysage littéraire actuel et d'être ma seule et unique maison d'édition. J'y ai publié onze autres livres en vingt-huit ans. À chaque nouvelle publication, de la révision à la production, de l'illustration à la quatrième de couverture, au fil de longues conversations téléphoniques avec François, où nous oublions parfois le détail à régler, pour y revenir trois heures plus tard, j'ai autant l'impression de contribuer à promouvoir une certaine idée de la littérature que d'ajouter un titre au catalogue des Herbes rouges. ♦

Alain Bernard Marchand est né à Shawinigan, a grandi sur les rives du lac Huron et vit à Ottawa. Il a publié aux Herbes rouges récits, romans, essais, nouvelles et poésie.

